

Une petite vengeance

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 3

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES « AS »

Le ne s'agit pas, vous le pensez bien, des « as » de l'aviation. Ce n'est pas dans les airs que ça se passe, mais tout simplement sur le « plancher des vaches ».

Les « As » dont nous voulons parler, ce sont ces personnes, très nombreuses, il y en a des deux sexes, qui croient toujours avoir trouvé le Pérou. Vous savez ce que cela veut dire. Tout ce qu'elles font est parfait, admirable, merveilleux. Personne ne leur peut damer le pion. Elles ne se gênent pas de le dire ; leur franchise leur tient lieu de modestie. Et l'on est obligé de s'incliner et d'acquiescer, car c'est avoué avec une telle conviction qu'on n'ose contredire.

Et ces prétendus « as » vous infligent sans scrupules leurs soi-disant mérites ; il faut subir leur éloge, fait par eux-mêmes avec une abondance de paroles et d'adjectifs laudatifs dont on n'a pas idée. Ils veulent bien reconnaître qu'à côté d'eux il y a d'autres personnes qui, elles aussi, ont quelque mérite, mais ce ne sont que d'humbles choristes ; les « as » les vedettes ce sont eux.

Vous croyez peut-être que ce n'est que dans le monde des arts, des sciences et des lettres qu'on trouve ces spécimens ? Détrompez-vous. On les trouve dans toutes les classes de la société, dans toutes les professions, dans tous les métiers. C'est un mal commun à l'humanité dans son ensemble. Il faut se résigner et tâcher de le subir le moins possible. Ce n'est pas facile, par exemple, car on le côtoie tous les jours. Parfois même, il vous poursuit, il vous harcèle. En vain voulez-vous l'éviter, le fuir : il vous retient par la manche, par le bouton de votre habit. Il ne voit pas ou ne veut pas voir qu'il vous importune, qu'il vous obsède. Il reste, il continue, il s'installe. Vous pensez en vous levant de votre chaise ou par quelques petits signes bien visibles d'impatience, lui faire comprendre que vous en avez assez, qu'il devrait s'en aller. Peine perdue. Il est sourd et aveugle, mais pas muet, hélas ! Il a pris possession de la place, il y reste, il s'y cramponne. Il aura le dernier mot. Vous le lui cédez volontiers pourvu qu'il ne vous fasse pas trop attendre.

Ah ! les crampons, les crampons ! J. M.

Une petite vengeance. — Pendant les grandes manœuvres, un dragon avait reçu d'un cafetier une pièce fausse. Il revint et lui fit une scène terrible. Enfin, après une discussion qui se prolongea quelque peu, le cabaretier rendit cent sous au dragon. Celui-ci se retirait triomphant quand son antagoniste l'interpella de nouveau :

— Dites donc, vous pourriez au moins me rendre ma pièce fausse, puisque je vous ai remboursé.

— Ça c'est impossible, répliqua le dragon. Je ne l'ai plus, il a même fallu que je m'évertue pendant trois heures pour la faire passer ce matin...

QUELQUES EFFETS DU TREMBLEMENT DE TERRE RECUEILLIS SUR LES BORDS DE LA THIÈLE

CETTE boutade sur le dernier tremblement de terre, que nous avons un peu abrégée, est extraite du *Nord-Vaudois*, qui se publie à Yverdon.

* * *

Bien qu'encore tout tremblant à l'idée que la fin de ce monde aurait pu sonner pour nous, dans la nuit de mercredi à jeudi, mais, d'autre part, désireux d'envoyer ma petite contribution au directeur des tremblements de terre suisses, il m'a paru du plus haut intérêt de me rendre compte des effets produits sur plusieurs de mes connaissances par cette secousse violente et tout à fait inattendue du 8 janvier dernier.

Dans ce but donc, je me suis rendu auprès de quelques personnes de cette ville (dont et pour cause je tairai les noms) et voici les résultats de mon enquête :

Devant partir en taxi à 4 h. 30 du matin pour une visite lointaine et urgente, nous étions en train de nous lever, me raconta un chef de famille, quand les secousses survinrent

brusquement me faisant la première, à moi, lâcher mon pantalon et la seconde, à ma femme, lâcher son corset ; saisis de peur, nous décidâmes, d'un commun accord, de renoncer à notre course et nous nous renfilâmes au « plumard ».

Une jeune dame dont le mari était en voyage fut réveillée en sursaut, m'a-t-elle dit, et ne se rendant aucun compte de ce qui venait de se passer, n'eut qu'un cri : « Où est mon Jules ? » puis, referma les yeux.

Un locataire de la même maison que moi, me confia qu'il ne s'aperçut de rien à l'heure fatidique, mais constata seulement que la porte conduisant à sa cave et que sa clef ne parvenait pas à ouvrir la veille, s'est trouvée ouverte le jeudi matin.

Quand la secousse se produisit, me raconta une voisine de palier, je m'assis sur mon lit et des gouttes de sueur perlant sur mon front, je demandai à mon mari s'il avait constaté le tremblement qui m'avait si fortement effrayée, mais, à moitié endormi, il me dit : « T'inquiète pas, c'est le locataire de dessous qui vient d'éternuer ».

À la gare, les effets de la secousse n'ont causé aucun dégât, mais l'un des distributeurs automatiques a « rendu » sans autre une plaque de chocolat.

Dans une famille de professeur qui possède deux pianos dont un à queue, à 3 h. 46, tous deux firent entendre un *si bémol* très net.

Un vieux grincheux que j'abordai à la rue des Remparts me dit : « Chez moi, à l'heure dite, tout a bougé et vacillé, sauf le chiffre de mes impôts ! »

Dans un des quartiers de l'autre côté de la Thièle, une épouse constatant un ébranlement dans son appartement s'est dit : « Bon, voilà encore mon mari qui a manqué la dernière marche de l'escalier ! »

Dans une famille amie, les deux époux ont sursauté en même temps, mais l'un dans un sens et l'autre dans l'autre, et ne comprenant rien à ce qui s'était passé, Madame et Monsieur se dirent réciproquement : « As-tu bientôt fini de me pousser ! »

Un événement heureux était attendu chaque jour dans une famille d'honorables commerçants ; le mari, qui avait cédé sa couche à la sage-femme, en constatant la secousse et croyant que c'était arrivé, s'écria, joyeux : « C'est un garçon ! »

Un célibataire endurci, en sentant vaciller son lit, eut une peur atroce, croyant à la fin du monde, puis s'écria : « Non, décidément, faut que je me marie à présent, à deux on a moins à frouse ! »

À la rue St-Roch, une jeune femme eut un moment de grande frayeur et avant même qu'elle se fût rendu compte de ce qui venait de se passer, son mari lui dit tendrement : « Calme-toi, chérie, c'est le premier train électrique de marchandises qui a passé ! »

Au Corps de musique, il m'a été dit qu'un bugle avait baissé de demi-ton de mercredi à jeudi ; suspendu à son clou contre le mur de la chambre.

Un professeur du Collège m'a dit que les secousses de la nuit de mercredi avaient imprimé un mouvement rotatoire à une pièce de cent sous qui, la veille, avait glissé de sa poche sous un meuble, et qui, à son réveil, se trouvait au bord de la descente de lit.

Un jeune couple, couché depuis 9 h. se vit brusquement projeté l'un contre l'autre et, en un duo touchant, tous deux s'écrièrent : « Est-ce toi, chéri, chérie ! »

Un caissier de banque, habitant un 3^e étage, a été très fortement ébranlé dans son lit ; en proie à une crainte bien légitime, il se leva, appela doucement sa tendre épouse pour la saisir de l'événement. Effrayés, tous deux, ils se précipitèrent à la fenêtre, d'où ils constatèrent que les maisons d'en face étaient encore debout et que seules les lumières dans tous les appartements indiquaient bien que quelque chose

d'anormal s'était produit ; après avoir vérifié l'état de leur armoire à glace, tous deux se rendormirent.

Il résulte d'une communication, il est vrai, non encore contrôlée, que le Mont de Chamblon a baissé de 50 centimètres à la suite du tremblement de terre. Monsieur le syndic, avec le taupier communal procéderont à la vérification de cette nouvelle.

Une jolie demoiselle d'Etagnières, mais dont les cheveux noirs pourraient faire croire qu'elle est née au Brésil, en service chez des parents d'Yverdon, m'a fait la confidence suivante : « J'espère, au moins, que la terre a aussi tremblé dans la banlieue d'Echallens et que celui qui m'aime ne tardera pas à m'épouser, car je sais qu'il est très poltron ; les secousses lui auront fait peur. »

Un membre de l'Union Nautique m'a déclaré qu'il avait senti les oscillations de babord à tribord et que, surpris, il avait crié : « Equipiers ! à vos avirons ! » et le matin, à l'heure du réveil, il avait sa casquette d'amiral sur la tête !

On m'a raconté bien d'autres choses encore ; mais ça suffit.

L'ASILE DU MOLLENDRUZ

CE n'était d'abord qu'un couvert de planches, appuyé à la pente et qui abritait, en été, un carrier occupé à exploiter une belle pierre calcaire. Non loin de là passait le chemin, un chemin escarpé, caillouteux, malaisé, qui s'élevait en une heure de quatre à cinq cents mètres pour franchir la montagne et mettre en communication avec la plaine vaudoise la haute vallée de Joux.

Les rouliers devaient prendre un cheval supplémentaire jusqu'au sommet du col, dans le voisinage de la hutte du carrier. Là ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, eux et leur attelage, et pour détacher le renfort.

Le carrier imagina de se procurer un tonnelet de vin qu'il leur débita pendant leur halte. L'idée était si bonne qu'il lui fallut bientôt bâtir une maisonnette pour loger son vin et les passants qui venaient le boire ; de carrier, il se fit cabaretier, et ce fut à son avantage.

Quand la correction de la route, en diminuant la pente, supprima l'obligation du renfort, l'habitude était prise de s'arrêter à la nouvelle auberge. La maisonnette devint insuffisante, même augmentée d'ailes en appentis ; l'aubergiste la transforma en dépendances après s'être fait construire, à côté, un bâtiment plus grand et mieux distribué.

Sur les croupes voisines s'étendent de vastes pâturages où les villages de la plaine mènent leur bétail pour la belle saison. À la montée des troupeaux, les convois font halte à l'auberge, les bergers y fêtent leur arrivée par un repas rustique, des centaines de vaches parquées à la fois dans le petit enclos y tintinnabulent et y beuglent : c'est la vie qui recommence après l'engourdissement du long hiver.

Tout l'été, propriétaires ou fruitiers passent et repassent, les uns pour visiter leurs bêtes, les autres pour reconduire au village les malades ou les délicates. Au temps de la moisson, ce mouvement se restreint au dimanche, jour où le personnel de l'auberge est sur les dents. À la marée montante de la plaine agricole, en effet, en répond alors une autre s'élevant de la Vallée industrielle. De ce côté, la route, après une légère rampe, serpente presque horizontalement au travers d'une forêt de sapins et de hêtres, entre des parois de rochers et des précipices, avec des échappées sur les sommets arrondis du Jura. C'est une promenade facile et intéressante pour les quasi-citadins de la Vallée. Ils y viennent, à l'ombre des majestueux « gogants » épars sur le pâturage, se reposer, manger, jouer, chanter. Des sociétés choisissent l'auberge comme but d'excursion, des groupes ouvriers, des orphéons et des fanfares qui font danser la jeunesse sur l'herbette, des